LETTRE DE J. J. DUSSAULT, AU CIT. RŒDERER, SUR LA RELIGION.

La Religion eſt une enclume, ſur laquelle viendront frapper & ſe briſer éternellement tous les marteaux.
BOSSUET.

A PARIS,

CHEZ LES Mds. DE NOUVEAUTÉS.

AN TROISIÈME.

3

LETTRE

DE J. J. DUSSAULT,

Au Citoyen RŒDERER, *sur la Religion.*

VOUS avez inséré dans le Journal de Paris, Citoyen, un grand nombre d'articles qui vous ont fait beaucoup d'honneur. Vous pouvez croire que tous ceux, à qui le souvenir du 10 août est cher, ont été charmés de vous voir reparaître sur les rangs. Tout le monde a été émerveillé sur-tout de la prudence profonde avec laquelle vous avez défendu la liberté de la Presse, en mettant en avant l'excellent Député *Baudin* : & chacun est encore dans l'attente de l'ouvrage que vous avez promis à ce sujet, & que votre modestie vous fait appeler une *Brochure*, mais qui sera sûrement un gros Livre, si l'on en peut juger par le tems qu'il vous faut pour le publier. A ces félicitations sincères, je suis fâché d'être obligé de mêler quelques reproches. Généralement, on a été très-peu satisfait de vos plaisanteries *philosophiques* sur la Religion (1). Des gens qui, à la vérité, ne se piquent point de *Philosophie*, ont trouvé que vous n'étiez pas heureux dans le choix de vos bons mots, lorsque vous vous en prenez aux choses saintes. Des superstitieux diraient que c'est une punition du Ciel, & vous compareraient peut-être à Nabuchodonosor. Mais leur comparaison ne serait

(1) Voyez les Journaux de Paris du 22 & du 26 floréal.

pas plus juste que leur explication ; car Nabuchodonosor était un puissant Roi, qui, pour ses péchés, subit une singulière métamorphose, & vous n'avez jamais été qu'un Président du Département de Paris, qui contribuâtes beaucoup à la chute d'un Roi à-peu-près aussi puissant que Nabuchodonosor, & qui n'en êtes pas moins demeuré un homme d'esprit. Pour moi, qui ne suis pas un superstitieux, je pense qu'on ne pourrait, sans superstition, croire à l'espèce d'oracle que vous avez prononcé dans votre Feuille du 22 floréal, en disant que *le Décadi mangera le Dimanche.* Vous paraissez vous réjouir beaucoup, dans l'espérance de son accomplissement : & je souhaite, pour l'intérêt de votre plaisir, qu'il s'accomplisse fidèlement. Mais je vous avoue, dussiez-vous m'accuser du crime de *lèse-Philosophie*, que je n'ai pas assez de foi pour y croire, ni assez de force d'ame pour le vouloir. Ce qui a ému en vous l'esprit prophétique, ou plutôt la bile, qui a aussi le don des prophéties, témoins les prédictions que l'on fait dans la colère, c'est une odeur d'encens que vous avez cru sentir, dans je ne sais quelle rue. Permis à vous assurément d'avoir le nerf olfactif tellement conforme, que vous n'aimiez pas l'odeur de l'encens ; mais ce n'est pas une raison pour vous fâcher contre ceux qui croient honorer Dieu en brûlant de l'encens. Il fallait seulement vous boucher le nez, cela eût été bien plus philosophique. Vous avez cru, dites-vous, sentir l'odeur du fanatisme : cela suppose que Dieu ne peut être honoré que par des fanatiques ; il faudrait faire bien des articles de Journal pour prouver cette proposition, & celui qui l'entreprendrait risqueroit beaucoup de voir diminuer le nombre de ses Abonnés Aussi-tôt que l'odeur vous a frappé, vous allez, vous venez, vous furetez pour savoir d'où elle part. Voilà de petits mouvemens & de petites inquiétudes qui sont bien peu dignes d'un

grand Philosophe. Eh ! que vouliez-vous aller faire là ? Vous proposiez-vous de troubler les Fidèles, d'y développer toute la supériorité d'un Esprit-fort, ou seulement d'y recueillir des observations pour nourrir votre article *Esprit public* ? Eh bien ! que n'êtes-vous entré dans ce lieu, vous auriez dit dans votre Journal, ou plutôt vous vous seriez gardé de dire que vous y aviez vu des femmes encore en deuil de la mort sanglante de leurs époux ; des orphelins également en deuil ; des visages blêmes de misère & de faim ; une foule de peuple, de tout âge & de tout sexe, se courbant, les mains jointes, & les yeux en larmes, devant l'auguste abyme des Mystères, & cherchant, dans le sein d'une Religion consolante, des adoucissemens aux souvenirs affreux dont ils sont assiégés. Pour moi, j'ai pénétré un jour, avec respect, dans un de ces nombreux asyles de la Religion, qui n'a pas encore des Temples. J'ai palpité de vénération à la voix du Prêtre, invitant l'auditoire à prier pour tous les hommes, & j'ai prié pour tous les hommes. Lorsque, dans une formule, non moins imposante, il a de même invité l'assistance à la commémoration des morts : alors ma mémoire s'est troublée ; mes pensées se sont confondues, les cent mille échafauds de la révolution se sont offerts à mon imagination bouleversée ; je ne savais pour qui former des vœux, de tant d'hommes vertueux que nous avons perdus ? Des larme coulaient de tous les yeux ; des sanglots s'échappaient de toutes les poitrines : & le Ciel, qui sait lire dans les cœurs, connut sans doute qu'ils ne faisaient qu'un vœu pour toutes les illustres & vertueuses personnes moissonnées par la révolution. J'ai vu une jeune fille, d'une beauté touchante & modeste, vêtue encore du crêpe de la douleur, se présenter avec autant de religion que de mélancolie, pour partager la communion du Prêtre, & se nourrir du pain des consolations. L'in-

fortunée, sans doute, avait à regretter ou son père ou sa mère. Elle pleurait; mais du moins un rayon d'espérance brillait dans ses larmes. Un homme s'avança, après elle : sans doute il était père des quatre ou cinq enfans qui l'environnaient, à sa place, & dont un était si jeune encore, qu'il jeta un cri lorsqu'il la quitta. Il était aisé de voir, sur le visage de cet homme, d'ailleurs mal vêtu, qu'il était une des victimes de la disette actuelle. Le pain du sacifice était peut-être le seul dont il dût se nourrir pendant cette journée : mais si ce pain ne devait point soutenir son corps, il soutenoit du moins sa patience, & fortifiait son courage. Mais j'oublie que je parle à un *Philosophe* : & je vous demande pardon, Citoyen, d'employer, avec vous, les moyens de sentiment ! Je dois cependant vous prier encore d'observer que la Religion, sortant des mains sanglantes de la persécution, & se plaçant à côté des maux horribles que nous avons soufferts & que nous souffrons encore, reçoit de toutes ces circonstances une nouvelle empreinte de grandeur & de majesté, qui ne doit pas rassurer beaucoup le *Décadi*, sur vos promesses. Je vais vous faire un aveu qui vous plaira sans doute, & qui peut-être vous inspirera l'envie de m'attirer dans la Congrégation des Philosophes. Jamais je ne fus touché de ces Processions pompeuses & brillantes, qui avaient lieu tous les ans à la *Fête - Dieu.* Il me semble que je vous entends dire : *Ni moi non plus, car je n'aime point l'encens.* Mais, ce qui n'est pas d'une ame aussi forte, c'est que le Viatique, porté avec simplicité, à un agonisant, me pénétrait d'un sentiment profond, & ébranlait toutes les facultés de mon cœur ; je fléchissais le genou avec tremblement, & je sentais ma paupière s'humecter de quelques larmes : c'est qu'alors l'image de la faiblesse humaine se plaçait à côté de

la grandeur divine, & faisait rapidement parcourir à mon imagination l'immense chaîne d'idées qui lie le Créateur, tout-puissant & bon, à l'espérante & faible créature. Quelle pompe, quelle magnificence, par exemple, quelles pierreries, quels cèdres coupés sur l'antique Liban, pourraient rendre la Religion plus majestueuse à la fois & plus touchante, que le spectacle de Louis XVI, lisant, avec une attention profonde, les prières des agonisans, en allant à la mort! Que l'imagination des Poètes s'exhalte & développe ses trésors! Prends ta harpe, ô David, & chante-nous un cantique qui puisse approcher seulement de la sublimité de ces simples paroles prononcées par le Confesseur au pied de l'échafaud: *Montez au Ciel, fils de de Saint-Louis!* Cela est plus beau, Citoyen, que toutes les Hymnes faites en l'honneur de *la Raison.* Je n'expliquerai point à un Philosophe comme vous comment la Religion est agrandie, dans ce dernier exemple, par le contraste vivement prononcé de la caducité des puissances humaines, & de la Toute-Puissance immuable de celui qui tient dans sa main la destinée des Rois. Or, telles sont les circonstances où nous nous trouvons; tels sont les malheurs par où nous avons passé, que le sentiment de la Religion, qui est répandu dans tous les cœurs, & même dans ceux des Philosophes, s'est prodigieusement fortifié, & acquiert tous les jours une énergie incalculable. C'est sous le glaive des Tibères & des Nérons qu'elle a pris naissance; c'est au milieu des horreurs de la révolution qu'elle doit avoir sa plus grande force. C'est dans son sein que doivent se répandre tant de larmes, tant de douleurs, tant de souvenirs affreux! J'ai grand'peur, en conséquence, que vous n'ayez hasardé trop légèrement une prophétie, & que le triomphe graduel de la Religion ne discré-

dite un peu vos oracles & vos Feuilles ſybillques. Ce qui pourra ſembler étonnant, c'eſt que vous fondez la foi de vos promeſſes ſur l'intérêt mercantile & ſur la rivalité du gain. Vous prétendez que celui qui ferme ſa boutique les Dimanches, deviendra bientôt jaloux de celui qui ne la ferme que ſix fois en deux mois. Vous donnez à l'intérêt une prodigieuſe puiſſance, & à ce calcul profond, je reconnais bien un Philoſophe. Toutefois, dans ce cas, je vous avoue que je ne conſulterais pas les Philoſophes, mais plutôt les Juifs, qui ne leur cèdent guère ſur cet article, & que l'intérêt ne fait jamais déroger à leurs pratiques. Tant il eſt vrai que la Religion, ſur-tout lorſqu'elle eſt perſécutée, eſt le plus puiſſant mobile & le reſſort le plus fort du cœur humain! Mais je vais eſſayer de vous en donner un exemple, qui ſe trouvera plus rapproché de vos idées. Je ſuppoſe que tous les articles que vous faites contre la Religion, dans le Journal de Paris, diminuent, peu-à-peu, le nombre de vos Abonnés. Lorſque la diminution ſera parvenue à un certain degré, je vois un de de vos Coaſſociés, tremblant pour l'entrepriſe, venir vous prier de vouloir bien ralentir un peu votre zèle philoſophique. Mais vous, qui préférez l'établiſſement de la Philoſophie, & le plaiſir d'en prêcher les principes à l'argent que peut vous rapporter le Journal de Paris, vous vous écriez: Duſſé-je prêcher dans le déſert, je veux être Philoſophe! Grand & ſublime déſintéreſſement, qui doit vous faire comprendre qu'une Religion, quelle qu'elle ſoit, fait toujours taire le vil amour du gain, lorſqu'il s'agit ou de l'obſervance de ſes pratiques, ou de la prédication de ſes principes. Pour moi, je crois n'avancer rien que vous ne ſoyez diſpoſé à faire, juſqu'à l'entière ruine du Journal, dans lequel vous êtes intéreſſé. Mais je déſirerais

ſavoir quel eſt, au juſte, le but que vous vous propoſez, ainſi que tous vos Confrères les Philoſophes. Penſez-vous qu'un Peuple puiſſe exiſter ſans Religion, ou bien avez-vous conçu le deſſein de nous en donner une? Une République d'Athées ſerait, je crois, une inſtitution bien philoſophique : mais je doute, à vrai dire, que vous ambitionnaſſiez beaucoup le droit de Cité parmi ces Républicains-là. Je ſais très-bien que *Condorcet*, qui probablement avoit, comme vous, le don des prophéties, a prédit, dans ſon dernier Ouvrage, qu'il viendra une époque où toutes les connaiſſances humaines ſeront tellement ſimplifiées, que l'homme le plus ignorant d'alors, ſera auſſi ſavant que le plus grand Philoſophe d'aujourd'hui : & je félicite de tout mon cœur la génération où ces grandes choſes doivent être accomplies. Que ne puis-je, comme *Epiménide*, m'endormir juſqu'à ces tems promis par l'oracle, & me réveiller tout auſſi ſavant que vous l'êtes dès aujourd'hui! Combien de Meſſieurs *Jourdain*, pour l'amour des connaiſſances, & n'ayant plus beſoin de recourir à des Maîtres de Philoſophie, ſeroient diſpoſés à former, avec moi, le même vœu! Mais nous ne la verrons pas cette époque, Citoyen : & vous ſeul pouvez vous en conſoler! Heureuſe époque, où le dernier goujat pourra faire des articles, *Eſprit public*, dans le Journal de Paris! Combien je me complais à la conſidérer en perſpective! Mais que je crains qu'elle ne ſoit encore bien éloignée! Croyez-vous, Citoyen, que la révolution l'ait beaucoup avancée? Au moins vous conviendrez qu'aujourd'hui les hommes ne peuvent pas encore être conduits par la *pure raiſon*. Quelques Philoſophes, qui avaient vent de cette époque lumineuſe, avant même que l'Ouvrage de *Condorcet* parût, ont cru que le tems, marqué par les Prophêtes, était celui d'*Hébert*,

où tant de Temples s'élevaient à la Raiſon, où l'on rencontrait la Raiſon par - tout. Mais ils ont bientôt reconnu, aux crimes affreux qui ſe commettaient alors, & aux ténèbres de l'ignorance, qui allaient s'épaiſſiſſant tous les jours, qu'*Hébert* n'était qu'un faux *Meſſie*. Dût votre modeſtie s'en alarmer, je dois vous dire, Citoyen, que quelques Philoſophes, fortifiés dans l'attente de cette époque par l'Ouvrage de *Condorcet*, vous regardent aujourd'hui comme le vrai *Chriſt* de la Raiſon. Mais je ſuis sûr que vous êtes diſpoſé à leur répondre que vous ne faites qu'applanir les voies, & que vous ne ſeriez pas digne de délier les cordons des ſouliers de celui même qui ſera le plus ignorant à l'époque prédite par le Philoſophe, ſi tant eſt que quelqu'un veuille faire encore des ſouliers, lorſque tout le monde ſera ſi ſavant. Ainſi donc, vous ne croyez pas que nous ſoyons encore parvenus au tems où la ſeule raiſon doit gouverner les hommes. J'incline donc à penſer que vous voulez bien nous permettre encore d'avoir une Religion. Mais je vois bien que vous ne voulez point de la Religion Catholique, puiſque vous la perſécutez, du moins par vos plaiſanteries. Je ſoupçonne bien auſſi que vous la regardez comme intimément liée avec le Royaliſme ; & j'admire ici votre amour pour la République, puiſqu'il va juſqu'à vous faire compromettre votre réputation de Philoſophe, en vous rendant perſécuteur. Quoi qu'il en ſoit, lorſque la Convention a décrété la liberté de tous les Cultes, elle a permis par-là même l'exercice du Culte Catholique, qui eſt la Religion dominante, en ce ſens qu'elle eſt celle de la pluralité des Français. Croyez-vous que la Convention, en décrétant cette liberté, n'a pas vu qu'elle décrétait le rétabliſſement de la Religion Catholique. Elle l'a vu ſans doute ; mais placée entre les inconvéniens que

pouvait avoir ce rétabliſſement, & un principe, elle n'a point balancé ; elle s'eſt déterminée pour le principe. C'était ſon devoir : car elle a dû raiſonner ainſi, en partant d'un autre axiome politique. « Le » Peuple eſt libre d'adopter la forme de Gouverne» ment qui lui plaît : ſi la Religion Catholique le » ramène à la Royauté, c'eſt ſon affaire ; nous ne » pouvons pas plus lui refuſer la liberté des Cultes, » que nous oppoſer à ſon vœu, pour quelque forme » de Gouvernement que la majorité des Citoyens » ſe prononce ; nous ſommes ſes Mandataires, & » non ſes Tyrans . . . . . ». Ainſi, vous voyez qu'en reſpectant un principe, on eſt ſur le champ conduit à en reſpecter un autre, tant il y a de liaiſon & d'attraction entre toutes les vérités. Laiſſez donc aller le Peuple dans le ſens où d'héréditaires affections l'entraînent : car on ne détruit pas, avec des articles de Journaux, l'ouvrage que les ſiècles ont cimenté lentement dans l'eſprit & dans le cœur d'une Nation. A ces mots, je crois vous voir ſourire de pitié, & menacer ma faibleſſe d'une grande penſée philoſophique. Eh ! les *Fêtes décadaires*, vous écriez-vous dans l'enthouſiaſme d'une idée ſi brillante ! . . . . Il eſt vrai que *Chenier* a une prodigieuſe envie de faire un rapport ſur les *Fêtes décadaires* : car vous concevez de combien de belles phraſes on pourrait enrichir un ſujet auſſi poétique. C'eſt-là ce qui l'a fait crier ſi fort contre le fanatiſme. Mais vous, vous êtes plus déſintéreſſé, &, à ce qui paraît, ce n'eſt pas à la gloire de faire de belles phraſes que vous prétendez. Il eſt des projets qui ſont ſi ridicules, qu'en vérité on n'a pas le courage d'en démontrer l'abſurdité : & tel eſt le projet des *Fêtes décadaires*. Je n'en dirai qu'un mot. Que l'Aſſemblée maintienne la liberté des Cultes, & je vous garantis qu'on ſera à l'aiſe dans vos Fêtes, & que *Chenier* pourra faire tant d'Hymnes

qu'il voudra pour ces Fêtes, & vous tant de ſermons qu'il vous plaira, ſans riſquer d'ennuyer beaucoup de monde. Au reſte, je ne crois pas que la Convention adopte jamais une pareille abſurdité. Je lui conſeillerais bien plutôt d'abolir le nouveau Calendrier, quoiqu'il ait auſſi ſes Saints, puiſque chaque jour de ſa première année a été marquée par le ſang de quelques martyrs de la vertu, & peut-être de la Religion. Car la Politique au moins commande de chaſſer, autant que poſſible, loin de la République, les ſouvenirs qui la déshonorent & qui la ſouillent, & qui tous ſont attachés à ce ſanglant Calendrier. Heureuſe encore la Convention d'avoir, en ſubſtituant l'ancienne Ere à la nouvelle, cette reſſource de plus pour tromper la mémoire ſur des ſcènes auſſi affreuſes! Je lui conſeillerais auſſi de faire abattre cette ſtatue de la Liberté, qui eſt ſur la place de la Révolution, & qui eſt plus hideuſe encore, par les ſouvenirs qu'elle rappelle à l'eſprit, que par les formes qu'elle expoſe aux yeux. Mais, quelques ſoins que l'on prenne d'ailleurs pour faire oublier tant d'abominations, la Religion cependant peut ſeule en conſoler. Ceux mêmes qui n'en ont point, ſont obligés de s'en faire une, pour calmer l'horreur de leurs ſouvenirs. Un des premiers jours de ce printems, je traverſais la place de la Révolution avec un de mes amis : la converſation ſe tourna ſur les ſcènes affreuſes dont cette place a été le théâtre. Les évènemens de l'année dernière, me dit-il, ſe ſont liés dans mon eſprit aux époques de la nature; je me plais à rappeler ces divers événemens, en les rattachant aux gradations diverſes & ſucceſſives de la ſaiſon. Le printems, repris je, eſt beaucoup plus tardif cette année, & cela doit déranger un peu votre calcul & votre mémoire.— Il eſt vrai, cette touffe de lilas, que vous voyez à gauche, ſur la terraſſe de l'Orangerie, auprès

de l'escalier, étoit déjà toute verdoyante, le jour que Camille monta à l'échafaud; & maintenant, elle pousse à peine quelques bourgeons. — Cependant, & à la variation près de la saison, vous y avez attaché un souvenir, & vous ne verrez jamais ces lilas se couvrir de feuilles sans penser à la mort de l'infortuné, qui effaça tous ses torts en écrivant *le Vieux Cordelier.* — La première rose que je verrai cette année me rappellera aussi le malheureux destin de Madame Elisabeth. Je revenais de la promenade. J'eus le malheur de la voir sur cette place. La foule m'avait gagné, & me pressait; au moment où sa vertueuse tête fut frappée, je fus embaumé d'une odeur de rose. Je me retournai; je vis une femme qui en avait un bouquet sur le sein. J'avais cru sentir l'ame de la céleste personne qui quittait la terre. La rose qui, ce printems, brillera la première à ma vue, me frappera plutôt de ce touchant souvenir, que de son éclat ou de son parfum. — On vante la sérénité & la bonne grace qu'elle a portées jusques sous le couteau. — Mon ami, beaucoup de gens voient, & peu savent voir. On ne vous a sans doute point parlé de ce qui m'a touché le plus. A côté d'Elisabeth, dans la triste voiture, était une Dame d'un certain âge. Je ne puis me rappeler son nom. Cette Dame l'écoutait avec attention. & lui répondait avec respect, en s'inclinant profondément. Elle semblait moins affectée de l'image de la mort qu'elle allait subir, que de l'honneur de parler à une si haute personne. Pour Elisabeth, conservant dans ses traits toute la fierté de l'innocence, & toute la vigueur d'un tempérament chaste & robuste, elle parlait avec action; ses cheveux noirs épars s'agitaient sur son front, & son sang virginal, fortement ému, colorait ses joues d'un rouge enflammé. Cette image abrégée de la Cour, peinte avec toute la

naïveté des derniers momens, ce contraste du respect des dignités humaines, au pied de l'échafaud, à côté de la mort & aux portes de l'éternité, était, je crois, le trait le plus frappant de ce triste tableau. Mais nous avons entièrement oublié nos fleurs. — Ainsi donc, l'histoire sanglante de la révolution est écrite pour vous en lettres de lilas & de roses, comme une histoire amoureuse. Vous avez une imagination bien complaisante. — J'ai seulement un cœur assez délicat : froissé de tous les malheurs, de toutes les destructions que j'ai vues, je me suis jeté dans le sein de la Nature, pour m'en consoler; je lui ai confié mes souvenirs, pour qu'elle les adoucisse : & chaque printems me racontera cette déplorable histoire, dans une langue également expressive & tendre. Les oiseaux eux-mêmes me la rediront, chaque année, en romances plaintives. Celui qui porte une ame sensible, mon ami, & ne sait point charmer ces affreux souvenirs, doit en être écrasé. Heureux qui, sur les ailes d'une imagination plus vive, s'élève jusqu'à ces rivages d'un Orient éternel, Patrie des ames vertueuses, où il s'entretient avec les purs esprits de tant d'innocentes victimes! Incapable d'un si sublime essor, & semblable à la faible abeille, je puise dans les trésors de la Nature visible les alimens de ma sensibilité; j'apprivoise les images de destruction & de mort, empreintes dans mon cœur par les idées de la reproduction & de la vie. Je me suis fait ainsi une Religion, selon mon cœur, en consacrant des fleurs & des feuillages : & si cette Religion n'étend pas ma pensée & mes espérances dans les champs de l'infini, elle me consolera du moins dans cette vallée de sang & de larmes. Vous me pardonnerez, Citoyen, cette digression, qui cependant ne nous écarte pas autant du sujet que vous pourriez le croire. Elle tendra toujours à prouver que la révo-

lution a renforcé dans tous les cœurs le ſentiment de la Religion, qu'elle en a fait ſentir plus profondément le beſoin, & qu'enfin elle a obligé ceux mêmes qui ſe piquaient de Philoſophie, à ſe créer une Théologie à leur manière. Vous pouvez, tant qu'il vous plaira, faire des vœux pour l'heureux avènement du règne de la Raiſon : mais celui de l'imagination durera long-tems. Or, je tiens pour impoſſible de ſubſtituer des inſtitutions nouvelles à la place de celles que nous avons reçues de nos pères. Il faut donc laiſſer ſubſiſter les anciennes ; il faut les laiſſer ſubſiſter, ſans les tourmenter, ſans les perſécuter. L'art du Légiſlateur ſerait d'amalgamer, s'il était poſſible, les inſtitutions du Gouvernement avec les inſtitutions religieuſes. Il y a des points de contact ſans doute : il faut les rechercher, les appercevoir & les ſaiſir. Le moment n'eſt peut-être pas encore venu de les indiquer. Je penſe, & je ne vous diſſimulerai point, que des Meſſes, dites dans des chambres, ſont très-capables d'échauffer les têtes. Je ſoupçonne qu'il y aurait des moyens d'amener le Culte dominant à une plus grande publicité : & je déſirerais que l'on s'en occupât. Car je hais, autant que vous, le fanatiſme. Mais je déteſte également, & le fanatiſme religieux, & le fanatiſme philoſophique, tandis que vous paroiſſez aimer aſſez ce dernier, au moins pour votre uſage. Je ſais bien que des articles de Journaux n'ont pas une grande influence, & qu'on a oublié, le lendemain, ce qu'on y a lu la veille.

L'Abbé Trublet écrit ; le Léthé, ſur ſes rives,
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.

Mais j'ai cru devoir vous adreſſer ces réflexions, que j'écris à la hâte, & ſans aucun ordre. Je les avais d'abord renfermées dans un cadre beaucoup plus étroit, pour vous prier de les inſérer dans votre

Journal. Mais l'on m'a dit que vous refuſiez d'imprimer toute eſpèce de réponſe à vos plaiſanteries. Si ce n'eſt pas là une preuve de tolérance, c'eſt au moins un moyen de faire croire que vos facétieux argumens ſont ſans réplique. Je n'ai point prouvé la néceſſité d'une Religion dans cette Lettre, parce que perſonne n'en doute, excepté vous, qui peut-être même ne voudrez pas la lire. Mais je crois avoir prouvé qu'il n'eſt pas certain que le *Décadi* doive manger le Dimanche. C'était ſeulement à votre prophétie que j'en voulais. Je préſume bien que vous n'en tiendrez que plus ferme à votre opinion : car je crois qu'en votre qualité de Philoſophe, vous n'aimez pas plus la contradiction que l'encens. Du tems que j'étais Ecolier, peut-être j'aurais été en brûler à votre porte, pour vous apprendre à plaiſanter ; mais aujourd'hui, un peu plus ſage, je me contente de vous écrire ces obſervations, qui m'attireront probablement quelques injures philoſophiques. Au reſte :

Vous pouvez me ſiffler, je vous le rends, mon Frére.

Ce 29 Floréal.